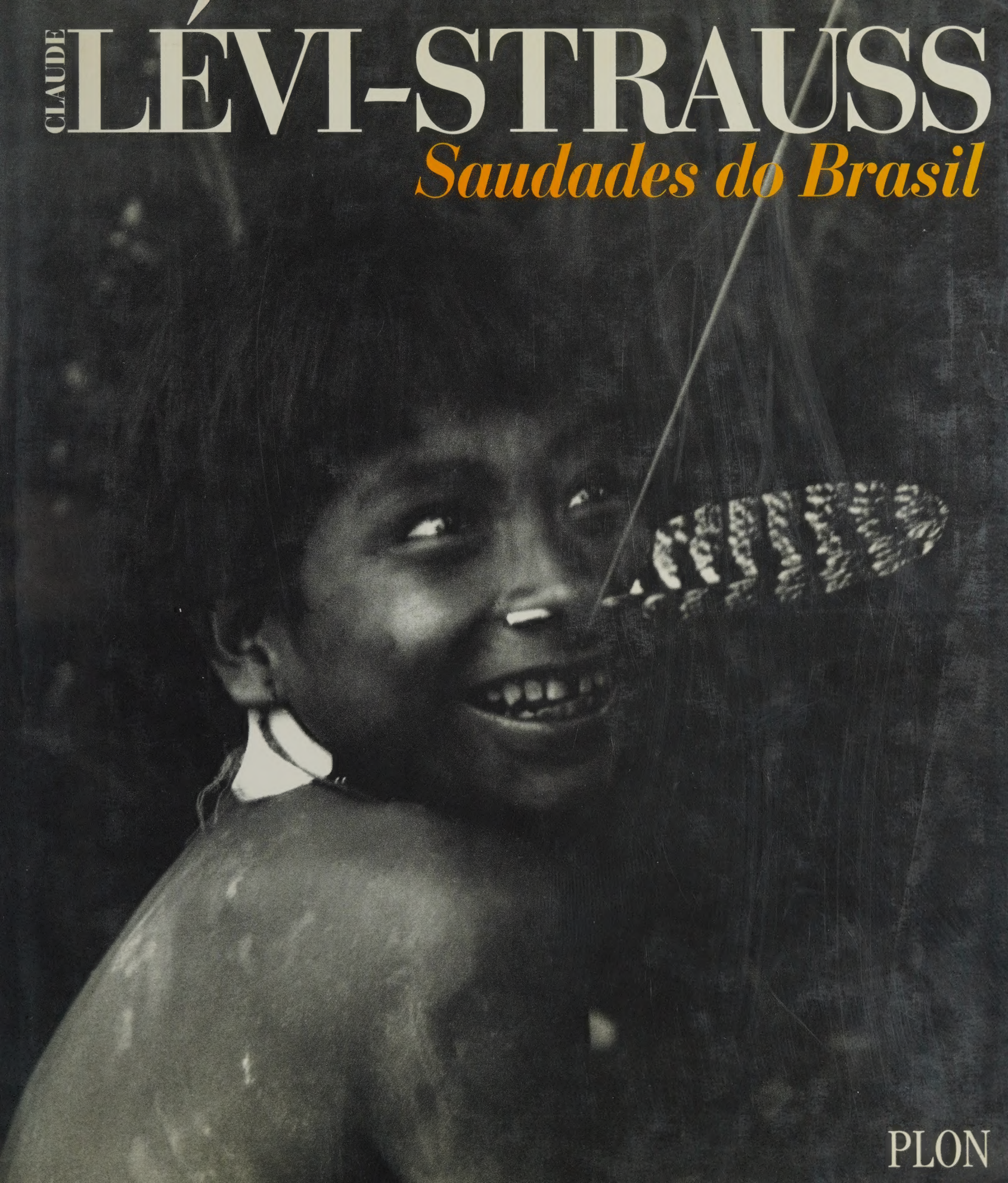
CLAUDE

LÉVI-STRAUSS

Saudades do Brasil



PLON

CLAUDE LÉVI-STRAUSS
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

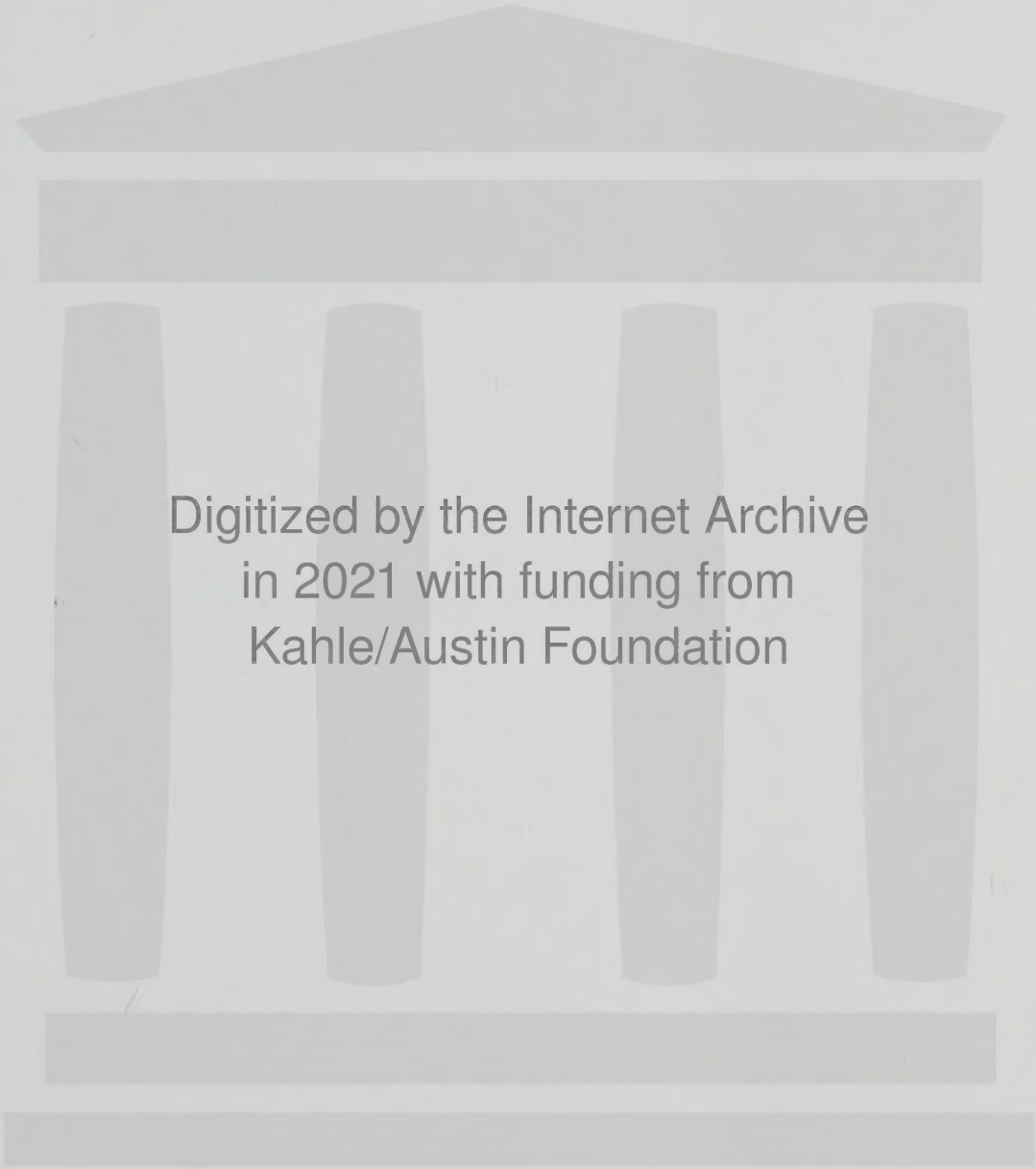
Claude Lévi-Strauss est né à Bruxelles en 1908. Il fait ses études à Paris, où il est agrégé de philosophie en 1931. Après avoir enseigné durant deux ans dans des lycées, il est nommé membre de la mission universitaire au Brésil, et quitte la France en 1935 pour São Paulo, où il occupe une chaire de sociologie. Il y découvre sa vocation d'ethnologue, et organise plusieurs expéditions scientifiques au Mato Grosso et en Amazonie méridionale.

De retour en France, il est mobilisé en 1939 et parvient après l'armistice à gagner les États-Unis, où il séjournera durant les années de guerre. Engagé volontaire dans les Forces françaises libres, il est affecté à la mission scientifique française aux États-Unis.

A la Libération, il est nommé conseiller culturel près l'ambassade de France, fonction qu'il occupera jusqu'en 1947. Il revient alors en France et se consacre définitivement à ses travaux scientifiques.

En 1959, il devient titulaire de la chaire d'anthropologie sociale au Collège de France, et en 1973, membre de l'Académie française.

Claude Lévi-Strauss donne à l'ethnologie une nouvelle méthodologie, en rupture avec l'évolutionnisme unilinéaire ou le fonctionnalisme, s'appuyant sur la linguistique et les applications scientifiques de la communication pour constituer son *Anthropologie structurale*. A travers de nombreux ouvrages, dont *Les Structures élémentaires de la parenté* (1949), *Tristes Tropiques* (1955), *La Pensée sauvage* (1962), *Le Totémisme aujourd'hui* (1962) et le cycle des *Mythologiques* (1964 à 1971), il a exercé une influence considérable dans le domaine des sciences humaines.


Digitized by the Internet Archive
in 2021 with funding from
Kahle/Austin Foundation

https://archive.org/details/saudadesdobrasil0000levi

Saudades do Brasil

CLAUDE
LÉVI-STRAUSS
de l'Académie française

Saudades do Brasil

PLON

AVERTISSEMENT

Saudades do Brasil a été composé par Darius Milhaud en 1921, alors que les fonctions qu'il remplissait près l'ambassade de France au Brésil l'avaient mis en contact avec l'art populaire de ce pays qu'il aima et qu'il a voulu librement évoquer.

L'auteur et l'éditeur tiennent à remercier Mme Madeleine Milhaud, ainsi que l'éditeur de *Saudades do Brasil*, Eschig, de les avoir autorisés à emprunter ce titre.

© Plon, 1994.
© Les photographies contenues dans cet ouvrage sont de Claude Lévi-Strauss et appartiennent à l'auteur.

SOMMAIRE

Prologue 9

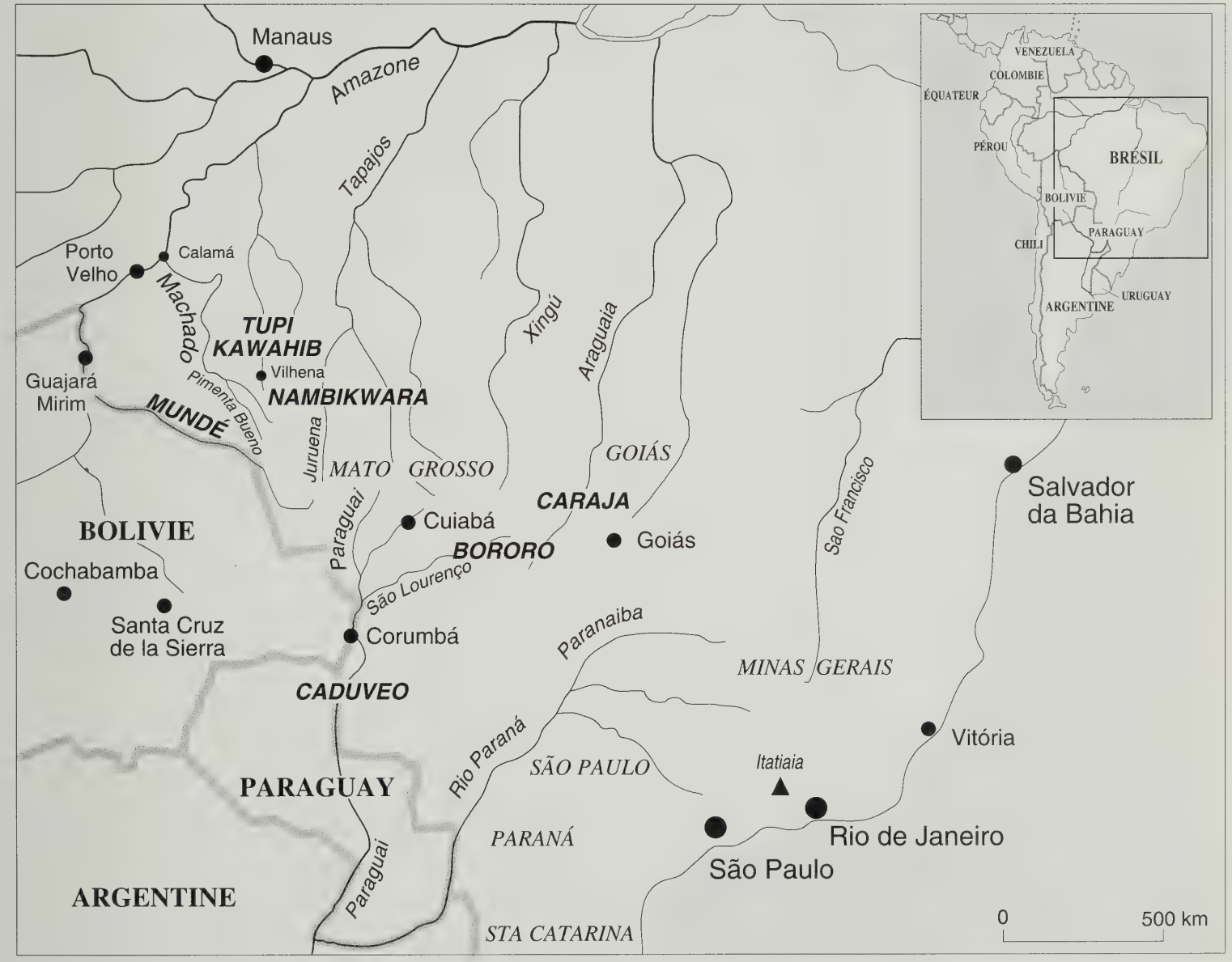
PREMIERS REGARDS SUR LE BRÉSIL 25
São Paulo et Pirapora 26
Mont Itatiaia 42
Paraná, Santa Catarina 48
Goiás 56

DES CADUVEO AUX BORORO 67
Caduveo 69
Bororo 79

LE MONDE DES NAMBIKWARA 107

EN AMAZONIE 163
Mundé 165
Tupi-Kawahib 186

LE RETOUR 201



Peuples et lieux visités par Claude Lévi-Strauss entre 1935 et 1939.

PROLOGUE

La créosote dont, avant de partir en expédition, j'imprégnais mes cantines pour les protéger des termites et de la moisissure, je perçois encore son odeur quand j'entrouvre mes carnets de notes. Presque indiscernable après plus d'un demi-siècle, cette trace me rend pourtant immédiatement présentes les savanes et les forêts du Brésil central, composante indissociable d'autres odeurs, humaines, animales et végétales, et aussi de sons et de couleurs. Car si faible qu'elle soit devenue, cette odeur, parfum pour moi, est la chose même, une partie toujours réelle de ce que j'ai vécu.

Est-ce parce que trop d'années ont passé – en nombre égal cependant –, la photographie ne m'apporte plus rien de tel. Mes clichés ne sont pas une partie, préservée physiquement et comme par miracle, d'expériences où tous les sens, les muscles, le cerveau, se trouvaient engagés : ils en sont seulement les indices. Indices d'êtres, de paysages et d'événements dont je sais encore que je les ai vus et connus; mais après si longtemps, je ne me souviens plus toujours où ni quand. Les documents photographiques me prouvent leur existence, sans témoigner pour eux ni me les rendre sensibles.

Regardées à nouveau, ces photographies me laissent l'impression d'un vide, d'un manque de ce que l'objectif est foncièrement impuissant à capter. J'aperçois le paradoxe qu'il y a, de ma part, à les publier plus nombreuses, mieux reproduites et souvent autrement cadrées que ne le permettait le format de *Tristes Tropiques;* comme si, à l'inverse de ce qui se passe pour moi, elles pouvaient offrir de la substance à un public, parce qu'il n'a pas été là et doit se contenter de cette imagerie muette, et surtout parce que tout cela, revu sur place, apparaîtrait méconnaissable et, sous bien des aspects, n'existe simplement plus.

Décimés par des épidémies de rougeole en 1945 puis en 1975, réduits au nombre de sept à huit cents, les Nambikwara mènent aujourd'hui une vie précaire auprès des missions religieuses et des postes administratifs qui veillent sur les Indiens, ou bien, campés au bord d'une route où circulent les poids lourds; ou encore, dans les faubourgs de la ville de soixante mille habitants (chiffre d'il y a dix ans ; il a dû augmenter depuis) qui s'élève au cœur de leur territoire, là où, de mon temps, la civilisation n'avait laissé, après une tentative de pénétration avortée, qu'une douzaine de cahutes en clayonnage hourdi de terre où dépérissaient de faim et de maladie quelques familles métissées.

Il semblerait pourtant que, récemment encore, de très petits groupes nambikwara restaient autant que faire se peut attachés à la vie traditionnelle, chassant à l'arc dans les zones non encore envahies par les énormes entreprises agricoles qui ont mis la main sur la région.

Mais quand, en 1992, à l'occasion du cinquième centenaire de la découverte de l'Amérique, on fit venir à Mexico, pour les besoins d'un film, des représentants d'une douzaine de peuples amérindiens dont des Nambikwara, ceux-ci ne furent nullement déconcertés. Ils arrivèrent, raconte un témoin, munis d'une provision de tracts en anglais, espagnol et portugais, dénonçant les forfaits des chercheurs d'or. Enchantés de leur séjour, ils repartirent avec des transistors, meilleur marché, remarquèrent-ils, que ceux en vente à Vilhena (la ville dont j'ai parlé plus haut) où les boutiques abondent en produits japonais.

Ceux qui feuilletteront ce recueil devront se défendre d'une autre illusion. Croire que tels que je les leur montre, ces Indiens complètement nus (bien qu'il fasse souvent froid la nuit et au petit matin), dormant à même le sol sous des abris improvisés de palmes ou de branchages ; qui ne fabriquent – et rarement – qu'une poterie rudimentaire et, en fait de tissage, ne confec-

tionnent que des petits ouvrages de sparterie destinés à la parure ; qui cultivent, entre les périodes de nomadisme, des jardins très modestes : que ces Indiens offrent l'image d'une humanité primitive. Pour ma part, je ne l'ai jamais cru, et depuis une vingtaine d'années, les preuves s'accumulent que le présent ne reflète pas des conditions archaïques. Les peuples du Brésil central et d'ailleurs sont les résidus, enfuis dans l'intérieur du pays ou bien laissés sur place, de civilisations plus hautes et plus nombreuses dont les archéologues, armés de techniques très modernes, exhument ou repèrent les vestiges indiscutables à l'embouchure et tout le long du cours de l'Amazone.

Quand, en 1541, une expédition espagnole qui s'était fourvoyée envoya dans une barque une cinquantaine d'hommes à la recherche de vivres, ce détachement s'engagea sur le fleuve inconnu qu'on nommerait Amazone. Après quelques semaines de navigation ingrate, coupés de leur base, ces hommes eurent pour seul recours de se laisser porter par le courant. Ils atteignirent enfin une région où, sur un parcours de trois mille kilomètres, s'offrirent à leurs yeux de véritables villes. Au dire du chroniqueur de l'expédition, le frère Gaspar de Carvajal, chacune s'étendait sur plusieurs lieues le long du fleuve et comprenait des centaines de maisons d'une blancheur éclatante (cette notation revient comme un leitmotiv et donne à croire qu'il ne s'agissait pas de simples huttes). Une population très dense les habitait, formant, semble-t-il, autant de grandes chefferies, certaines alliées, d'autres hostiles comme le laissaient supposer les fortifications ornées de sculptures monumentales qui les défendaient et les forteresses bâties sur les hauteurs. Des routes bien entretenues, plantées d'arbres fruitiers, traversaient des champs cultivés. Elles allaient très loin, on ne sait jusqu'à quels autres centres habités. Les razzias que, non sans dommages, les Espagnols faisaient pour survivre leur livraient, quand ils étaient victorieux, d'énormes réserves alimentaires, chacune suffisante pour nourrir « une troupe de mille hommes pendant un an ».

Tout juste un siècle plus tard, une expédition, forte d'un millier d'hommes et de plusieurs dizaines de bateaux, remonta (à son tour pour la première fois) l'Amazone avec mission expresse d'éliminer tous les Indiens. Ils étaient si nombreux, raconta un membre de l'expédition, qu'une flèche tirée en l'air serait à coup sûr retombée sur la tête de quelqu'un.

Ces témoignages, d'autres aussi qui les confirment ou les complètent, furent sinon ignorés par les historiens et les ethnologues, au moins tenus en suspicion. Il était plus commode, et plus reposant pour la conscience européenne, d'y voir des exagérations, imputables à la naïveté ou à la vantardise d'aventuriers, que de mesurer à l'aune de leurs récits l'étendue des massacres. Quand débutèrent au XIXe siècle les voyages d'exploration scientifique et les enquêtes ethnographiques, l'illusion s'était fermement installée que la condition présente des communautés indiennes prolongeait celle qui était la leur au moment de la découverte. Voyageurs et savants l'entérinèrent.

Or voici que depuis quelques années, les recherches archéologiques démontrent la réalité des observations anciennes. A l'embouchure de l'Amazone, l'île de Marajo, d'environ cinquante mille kilomètres carrés, laisse voir une multitude de collines artificielles, chacune d'une superficie pouvant aller jusqu'à plusieurs hectares, élevées de main d'homme dans un but de défense et pour mettre les habitations et les cultures à l'abri des inondations. Sur le bas Amazone, on exhume les restes de cités où vivaient, semble-t-il, plusieurs dizaines de milliers d'habitants, des vestiges de briques crues, d'importants ouvrages fortifiés, un réseau de routes conduisant à des régions éloignées. Des différences toujours décelables entre les types d'habitat suggèrent que ces sociétés étaient fortement hiérarchisées. On estime sur ces bases que la population du bassin amazonien comptait sept ou huit millions d'hommes.

Ces recherches démontrent aussi que le peuplement de l'Amazonie remonte très en deçà du dixième millénaire. Faut-il rappeler qu'aux États-Unis

beaucoup d'archéologues tiennent encore pour un dogme que ce millénaire fut celui où l'homme, passant par le détroit de Béring, pénétra pour la première fois en Amérique? Pourtant, dans l'hémisphère Sud et plus spécialement au Brésil, des dates d'occupation humaine beaucoup plus anciennes, de l'ordre de trente à quarante mille ans, obtenues grâce au carbone 14, surgissent çà et là. On discute certaines, mais on ne saurait douter que les idées sur le peuplement de l'Amérique sont en train de radicalement changer.

A Marajo et sur le bas Amazone, des objets de pierre superbement polie, des céramiques peintes et ornées de motifs modelés, connus depuis longtemps, étaient attribués à l'influence des civilisations andines. Elles auraient dégénéré, croyait-on, dans la forêt tropicale humide, pauvre en ressources animales et végétales et dont le sol et le climat défavorisaient les établissements humains. C'était méconnaître les possibilités agricoles offertes par les plaines alluviales le long du fleuve et des rivières, et surtout le fait, démontré par les botanistes travaillant sur le terrain et d'après les photographies aériennes, que la forêt amazonienne n'est pas partout aussi «primaire» qu'on se plaisait à le dire. En maints endroits, la forêt a repris le dessus quand furent exterminés ou chassés dans les interfluves les Indiens qui l'avaient défrichée et cultivée.

Les fouilles ont récemment livré des pièces antérieures – de plusieurs millénaires peut-être – aux plus vieilles céramiques du Pérou et de l'Équateur où l'on croyait cet art apparu en premier. Si influence il y eut, elle s'est donc exercée dans l'autre sens : l'Amazonie pourrait être le berceau d'où sont sorties les civilisations andines.

On dit souvent que les maladies importées sont, plus que les massacres, responsables de l'effondrement démographique qui a suivi la découverte. Cela est vrai dans beaucoup de cas mais ne peut faire oublier que, de la côte de l'Atlantique à l'Amazone, les Portugais ont commis un monstrueux géno-

cide. Il a commencé au XVIe siècle et s'est poursuivi sans discontinuer aux XVIIIe et XIXe, œuvre principalement des *bandeirantes,* ces aventuriers au service des pouvoirs publics et des colonisateurs qui ont employé les moyens les plus horribles pour réduire les Indiens en esclavage ou tout simplement les détruire. Après les *bandeirantes,* les compagnies caoutchoutières prirent le relais, puis les marchands de biens qui, il y a quelques années encore, faisaient survoler par leurs clients de vastes territoires qu'ils s'engageaient à livrer *limpiados,* «nettoyés», de toute présence indigène s'entend ; aujourd'hui enfin, les chercheurs d'or ou de diamants.

Il faut remonter jusqu'à des niveaux archéologiques datant du troisième millénaire pour trouver un genre de vie offrant une ressemblance avec celui des Indiens actuels. Peut-on imaginer qu'ils se soient maintenus dans le même état pendant quatre ou cinq mille ans, alors qu'en Amazonie même ces genres de vie ont évolué, au cours du premier millénaire avant J.-C., vers une organisation politique complexe et une agriculture céréalière (principalement à base de maïs)?

Pas seulement en Amazonie, aussi sur son pourtour. En Bolivie, en Colombie, la photographie aérienne a révélé les vestiges de systèmes agricoles perfectionnés datant des premiers siècles de notre ère. Sur des dizaines et parfois des centaines de milliers d'hectares de terres inondables, des talus élevés de main d'homme, longs de plusieurs centaines de mètres, séparés par des canaux de drainage, assuraient une irrigation permanente et mettaient les cultures à l'abri de la montée des eaux. On y pratiquait une agriculture intensive à base de tubercules, qui, associée à la pêche dans les canaux, pouvait nourrir plus de mille habitants au kilomètre carré.

Loin d'être des primitifs, les Indiens tels qu'on les connaît depuis qu'on a commencé à les étudier au dernier siècle, survivent comme les débris de ces civilisations. Régressifs sont les Nambikwara, affirmais-je dès 1952. Cela est

évident des Caduveo. Au nombre d'un millier environ, ils sont les derniers descendants des Guaicuru qui formaient une société complexe et hiérarchisée, divisée en nobles, guerriers et esclaves. Les Caduveo vivent depuis longtemps comme des paysans brésiliens. Toutefois, au milieu du XIXe siècle, ils restaient assez proches de leur passé belliqueux pour apporter une aide décisive à l'armée brésilienne en guerre contre le Paraguay; en remerciement de quoi l'empereur Pedro II leur concéda une importante réserve que, malgré les empiétements des éleveurs de bétail, ils ont réussi à garder.

Les Bororo succombèrent par milliers aux assauts des aventuriers organisés en bandes qui, au XVIIIe siècle, se ruèrent sur leur territoire où l'or abondait. Dès le siècle passé, leurs villages étaient devenus squelettiques, réduits à un seul cercle de cabanes souvent incomplet, alors que celles-ci formaient jadis une succession de cercles concentriques autour d'une place centrale où s'élevaient peut-être plusieurs maisons des hommes au lieu d'une seule aujourd'hui. Cette densité de la population explique sans doute que les Bororo, et leurs voisins de langue gê, aient une organisation sociale d'une extrême complexité. On comprendrait mal qu'elle eût été élaborée et mise en pratique par des populations aussi petites que celles qui subsistaient au XIXe siècle et dans la première moitié du nôtre. Entre cette structure sociale, qui se reflète de manière impressionnante dans le plan des villages, et celle de l'ancien Pérou où Cuzco et le pays même étaient pareillement structurés, les analogies sont si grandes qu'on ne peut plus opposer, comme on faisait naguère, les hautes cultures andines et celles des basses terres tropicales. Dans un passé lointain dont nous ignorons presque tout, il y eut sans nul doute entre elles une continuité.

En ceux qui, parmi ces Indiens, nous apparaissent les plus démunis, il faut donc voir, non les témoins de genres de vie archaïques miraculeusement préservés pendant des millénaires, mais les derniers réchappés de ce cata-

clysme que furent pour leurs ancêtres la découverte et les envahissements qui suivirent. Qu'on imagine, toutes proportions gardées, des groupes de survivants éparpillés après une catastrophe atomique à l'échelle planétaire, ou bien après la chute d'une météorite comme celle qui, dit-on, provoqua l'extinction des dinosaures. L'admirable est qu'avec un effectif réduit au vingtième, au cinquantième ou au centième, ces Indiens aient su recréer des sociétés viables, et même, pourrait-on dire, réinventé l'état de société. Car, bien que fragiles, leurs sociétés étaient en équilibre. Équilibre démographique d'abord. Conscientes ou non, des règles de mariage et diverses pratiques pré- ou post-natales que nous qualifierions de superstitions, avaient pour résultat de maintenir la population à un chiffre au-dessous duquel elle s'éteindrait — au-dessus, la sagesse conduirait le groupe à se scinder. Équilibre écologique ensuite, grâce à une philosophie naturelle qui subordonne l'exploitation par l'homme des ressources végétales et animales au respect d'un pacte conclu avec les puissances surnaturelles.

De ce genre de vie que, depuis un ou deux siècles, ils avaient réussi à maintenir presque intact, un nouveau cataclysme les dépossède sous nos yeux, causé par le développement des communications et l'explosion démographique dont ils subissent la répercussion à l'échelon local, quand des hordes d'aventuriers envahissent les derniers territoires où ils avaient trouvé refuge. Comment mes vieilles photographies ne m'inspireraient-elles pas un sentiment de vide et de tristesse ? Elles me donnent la conscience aiguë que cette seconde dépossession sera cette fois définitive, par le contraste entre un passé que j'ai eu encore le bonheur de connaître, et un présent dont des témoignages navrants me parviennent, envoyés par des correspondants parfois inconnus.

J'en ai fait état à propos des Nambikwara. Les Bororo, dont, en 1935, j'admirais la santé et la robustesse, aujourd'hui rongés par l'alcoolisme et les

maladies, perdent progressivement l'usage de leur langue. C'est dans les écoles des missionnaires – par un curieux retournement, devenus les conservateurs d'une culture qu'ils s'étaient d'abord, et non sans succès, employés à supprimer – que les jeunes Bororo sont instruits de leurs mythes et de leurs cérémonies. Mais de peur qu'ils n'abîment les diadèmes de plumes, chefs-d'œuvre de l'art traditionnel, les missionnaires tiennent ceux-ci enfermés et ne les confient aux Indiens que le temps strictement nécessaire. Leur remplacement serait de plus en plus difficile, car les aras, perroquets et autres oiseaux aux couleurs vives tendent à disparaître eux aussi...

Bien loin de là, en opposition mais aussi en frappant parallèle, au Canada, les Indiens de la côte de l'océan Pacifique, que j'ai visités en 1974, mettent dans des musées, ici créés par eux, les masques et autres objets rituels qui leur furent confisqués il y a plus d'un demi-siècle et qu'on leur a enfin rendus. Ces objets sont sortis et utilisés lors des cérémonies que les Indiens recommencent à célébrer. Dans ce nouveau climat, elles ont beaucoup perdu de leur ancienne grandeur. Le potlatch, jadis solennité tout à la fois politique, juridique, économique et religieuse, sur laquelle tout l'ordre social reposait, repensé par des indigènes cultivés, imprégnés d'éthique protestante, se dégrade en échange périodique de petits cadeaux pour consolider l'harmonie au sein du groupe et entretenir l'amitié. Symbole : à côté des masques traditionnels dont beaucoup comptent parmi les plus hautes créations de la sculpture mondiale, celui de Mickey Mouse parade; en carton-pâte ou plastique moulé, je ne sais.

Comment s'en étonner? Quand ces Indiens évoquent avec émotion la vie traditionnelle, il ne s'agit pas de celle qui, pour leurs arrière-grands-parents, n'était déjà plus qu'un souvenir. Le «bon vieux temps», aux yeux de leurs descendants irrémédiablement acculturés, c'est la période d'avant la Seconde Guerre mondiale, d'avant 1950 même, où leur économie de pêche et

de collecte n'avait pas encore été détruite par les règlements pour la protection des ressources naturelles, mises au saccage, non par eux, mais par les grandes exploitations forestières, la pêche industrielle et le tourisme organisé...

Cette vision déformée du passé n'est pas un phénomène purement exotique. Elle n'appartient pas en propre à des petites cultures en voie d'extinction. Pour s'en convaincre, il suffit de considérer ce qu'était l'Europe il y a moins d'un siècle et ce qu'elle est devenue aujourd'hui.

Comme la plupart de mes contemporains, je n'évaluais pas en 1935 l'ampleur du cataclysme, celui-là d'origine interne, que, vingt et un ans auparavant, l'Europe avait eu la folie de déclencher avec la Première Guerre mondiale, et qui allait la condamner au déclin. Sa puissance semblait toujours intacte, sa domination morale sur le reste du monde assurée. C'étaient les malheureuses cultures exotiques, menacées par l'expansion occidentale, à la défense desquelles mes collègues ethnologues et moi pensions devoir nous consacrer.

Les choses ont bien changé depuis. Devenue sa propre victime, c'est au tour de la civilisation occidentale de se sentir menacée. Elle a, dans le passé, détruit d'innombrables cultures dont la diversité faisait la richesse de l'humanité. Détentrice pour ce qui la concerne d'une fraction de cette richesse collective, affaiblie par des dangers venus du dehors et du dedans, elle laisse oublier ou se détruire son héritage qui, autant que les autres, valait d'être chéri et respecté.

L'explosion démographique, où l'Occident a sa part de responsabilité, réduit à une vitesse effrayante la distance vitale entre les êtres. Quant au progrès, il se dévore lui-même. De plus en plus, les avancées de la science et de la technique, y compris les conquêtes de la médecine – bienfait pour les individus et méfait pour l'espèce –, ont pour bénéfice principal, souvent pour excuse alléguée, de compenser les conséquences néfastes engendrées par les progrès précédents. Ce faisant, d'autres conséquences néfastes résultent, aux-

quelles il faudra inventer d'autres progrès pour remédier. Expropriés de notre culture, dépouillés de valeurs dont nous étions épris – pureté de l'eau et de l'air[1], grâces de la nature, diversité des espèces animales et végétales –, tous indiens désormais, nous sommes en train de faire de nous-mêmes ce que nous avons fait d'eux.

Non plus comme ethnologue, mais comme membre de ma civilisation, je ressens au tréfonds cette dépossession quand je revois les images du São Paulo d'il y a soixante ans. Sans doute éprouverais-je le même sentiment devant des photos prises à Paris, à New York ou à Tôkyô. Mais d'avoir vu deux fois la ville à un demi-siècle d'intervalle rend le choc infiniment plus brutal. Et São Paulo sert d'autant mieux d'exemple qu'en pleine mutation déjà quand j'y habitais, les changements s'y sont produits à un rythme accéléré. De trente cinq mille habitants vers 1890, la ville passe à trois cent quarante mille en 1910, atteint le million vers 1930, douze ou quinze fois plus à présent.

En 1935, le centre-ville occupait deux éminences reliées par un pont, le *viaduto do Chá,* «viaduc du Thé», ainsi nommé à cause des plantations qui occupaient les lieux quand on le construisit à la fin du XIXe siècle. On aménagea en dessous un parc public à l'anglaise, planté de palmiers. Pont et parc, quand je les revis en 1985, me parurent privés de jour, enfermés au fond d'un puits. La même sensation d'étouffement m'avait saisi à Tôkyô en traversant *Nihonbashi* que je me représentais dans son état d'il y a cent cinquante ans –

1. M'adressant en 1985 à de jeunes collègues et aux étudiants de l'université de São Paulo, j'évoquai la qualité très spéciale de l'air, à la fois d'altitude et tropical, que j'avais retrouvée en descendant d'avion. Tout le monde éclata de rire comme si j'avais dit une incongruité. Pourtant, cette qualité était toujours présente loin de la ville, mais mes auditeurs, plongés quotidiennement dans l'enfer pauliste ne l'identifiaient pas comme telle, incapables de concevoir qu'une existence déjà urbaine eût pu se dérouler dans une atmosphère non encore polluée.

en bois et dominant les maisons basses sur les deux rives – d'après la première planche des Stations du Tôkaidô d'Hiroshige (ou mieux encore, celle d'Eisen dans la série du Kisokaidô).

Quand j'habitais São Paulo, quelques grands immeubles s'élevaient certes çà et là, en construction pour la plupart. Un seul, alors inachevé, tranchait par sa hauteur. Son style architectural n'avait rien de moderne. Sauf par sa couleur rose bonbon, il rappelait les gratte-ciel new-yorkais d'avant 1914. Malgré ces nouveautés relatives, l'histoire de la ville apparaissait en strates bien visibles. Bâtiments civils ou religieux de l'époque coloniale, longues rues bordées d'échoppes ou de logements, tous de plain-pied, peints à la chaux en couleurs tendres. Plus tardifs, des immeubles de bureaux et des maisons de commerce datant de la fin du XIXe siècle ou des environs de la Première Guerre mondiale. Ces vieux São Paulo, mêlant leurs âges, s'étageaient entre des ravins encore livrés à la nature jusqu'aux plaines jadis marécageuses où le rio Tietê étendait ses méandres. Sur la partie la plus élevée du plateau courait l'avenida Paulista, équivalent approximatif de ce que dut être à Paris l'avenue du Bois sous le second Empire, bordée des deux côtés par des *palacetes,* hôtels particuliers des plus riches familles, mais déjà démodés car, sur l'autre versant côté sud, se multipliaient des lotissements de luxe, les *jardims,* «jardins» dont les allées sinueuses desservaient des résidences de style hispano-californien nichées dans la verdure.

J'avais loué moi-même côté ville, dans un quartier plus modeste, en dessous de l'extrémité est de l'avenida Paulista, une maison *terrena,* c'est-à-dire de plain-pied, d'un genre «nouveau style» que je devais reconnaître plus tard à Rome dans des rues petites-bourgeoises. Ce style avait laissé des marques jusque dans des villes de l'intérieur du Brésil, œuvres sans doute de maçons venus de la péninsule (à l'époque de mon séjour, la population de São Paulo était à moitié italienne ou de cette origine).

Sise rua Cincinato-Braga, ma maison faisait partie d'un ancien lotissement de douze, toutes pareilles sauf qu'elles étaient mitoyennes deux par deux avec des plans symétriques. On entrait par une grille, flanquée chez moi d'un gros pied de jasmin, dans un jardinet clos de murs qui se prolongeait par-derrière. Le mien s'ornait de deux ou trois palmiers, d'un carambolier, d'un prunier-néflier. J'y ajoutai un bananier, et j'y faisais prendre l'air à mes perroquets et à mon singe capucin, rapportés de mes premiers voyages dans l'intérieur.

Par l'avenida Brigadeiro-Luis-Antonio, d'allure faubourienne, on descendait jusqu'au centre de la ville, le fameux triangle commercial et des affaires, qui jouxtait le plus vieux São Paulo. Quand en 1985, lors d'un rapide voyage régi par un programme dont je n'étais pas le maître, je voulus revoir non ma maison certainement détruite, au moins la rue, il me fut impossible de l'atteindre pendant la seule matinée dont je disposais, bloqué par des embouteillages (quotidiens me dit-on) sur l'avenida Paulista, maintenant encaissée entre deux murailles de tours. Une échappée me permit tout juste d'entrevoir vers le sud un océan d'autres tours, là où naguère les *jardims* – Paulista, Europa, America – offraient un séjour enchanteur aux nantis.

La ville que j'ai connue encore à demi coloniale, et qui atteignait tout juste le million d'habitants, fait aujourd'hui partie d'une agglomération urbaine de vingt-deux millions. Je lisais récemment dans un journal brésilien que, sur un axe est/ouest, on peut y parcourir cent soixante dix kilomètres sans emprunter une route : seulement des rues. Mais quand, dans les premiers jours de 1939, j'y débarquai de chez les Nambikwara avec deux singes, mes compagnons d'aventures, l'hôtel Esplanada, qui était le palace de la ville, ne fit aucune difficulté – pas même une remarque – pour nous donner une chambre où je m'installai avec ma ménagerie. En ces temps, au Brésil, encore proches de Jules Verne, São Paulo n'avait pas complètement perdu la mémoire de son passé pionnier. La forêt vierge était d'ailleurs toujours là, sur les versants du

plateau qui, à quelques dizaines de kilomètres de la ville, tombe abruptement dans la mer. En 1935, on trouvait dans le commerce des cartes géographiques vieilles de moins de vingt ans où tout l'ouest de l'État était laissé en blanc avec cette seule mention : «territoires inconnus habités par les Indiens».

Je ne me prétends pas photographe, même amateur (ou plutôt, je ne le fus qu'au Brésil : le goût m'a passé depuis). En revanche, mon père, artiste peintre et surtout portraitiste, avait l'habitude de photographier ses modèles pour contrôler la mise en place des principaux traits. Le procédé était devenu pratique courante chez les peintres depuis le milieu du XIXe siècle. Mon père prenait ses photos, les développait et les tirait lui-même. Dès l'enfance, je me familiarisai avec ces opérations.

Mes parents me rejoignirent à São Paulo en 1935. A cette époque, le Leica, commercialisé une dizaine d'années plus tôt, connaissait sa grande vogue. Mon père et moi nous fournissions dans une boutique du largo São-Francisco, en bas de l'avenida Brigadeiro-Luis-Antonio. Un émigré d'Europe centrale y faisait commerce d'appareils d'occasion et autres curiosités photographiques (j'ai toujours un objectif Hugo Meyer 1, 5, F 7, 5 cm, pratiquement inutilisable à cause de son poids, mais avec lequel on faisait de très beaux portraits). Père et fils rivalisaient à qui obtiendrait les meilleurs «piqués». C'était là, je crois, notre principal critère d'un cliché réussi, car nous ne cessions pas de nous émerveiller qu'un si petit format pût, à l'agrandissement, restituer des détails très précis.

Au cours de mes voyages j'ai eu successivement deux Leica, le second d'un modèle amélioré. Les photos du format 24 x 36 proviennent de l'un ou de l'autre. Celles de format 6 x 6 furent prises avec un reflex Voigtlander (encore à deux objectifs) dont je m'étais aussi muni lors de la deuxième expédition.

Durant la première j'avais, en plus du Leica, une petite caméra ovale de format 8 mm dont j'ai oublié la marque. Je ne m'en suis presque pas servi, me sentant coupable de garder l'œil collé au viseur au lieu de regarder et d'essayer de comprendre ce qui se passait autour de moi. Ma patience se limita donc à quelques séquences décousues, certaines faites d'images cahotantes parce que filmées à cheval.

Retrouvés au Brésil après des années, ces bouts de film furent, semble-t-il, transcrits en 16 mm. Je les revis sans conviction, il n'y a pas très longtemps, au Centre Georges-Pompidou qui les présenta avec d'autres reliques.

Parmi quelque trois mille négatifs il a fallu choisir. Outre que certains ne me rappellent que de vagues souvenirs, ils sont très inégaux par la qualité et l'intérêt. Je suis reconnaissant à ma femme d'avoir bien voulu tirer de la totalité – tâche longue et ingrate – des épreuves d'essai en 13 x 18. Cela a permis une première sélection, suivie de plusieurs autres. Certains clichés, médiocres, ont été toutefois maintenus pour combler des lacunes. Matthieu Lévi-Strauss, dont les choix furent déterminants et qui a fait tous les tirages en 18 x 24, est, à ce double titre, le coauteur de ce livre.

Les cent quatre-vingts photographies ici réunies se rapportent toutes à l'Amérique du Sud. Sans doute l'Inde, le Pakistan et ce qui est devenu le Bangladesh ont-ils aussi une place dans *Tristes Tropiques*. J'ai dû les éliminer pour ne pas alourdir ce recueil et lui éviter le disparate. Qu'on le prenne donc pour ce qu'il est : un témoignage, non dépourvu peut-être d'intérêt pour l'historien, sur le Brésil et ses habitants d'il y a plus d'un demi-siècle, auxquels, en même temps qu'à ma jeunesse lointaine, j'adresse un salut amical et nostalgique.

PREMIERS REGARDS SUR LE BRÉSIL

En 1935, la ville de São Paulo, encore cité pionnière, se transformait à vue d'œil en métropole industrielle et financière. Changeante de jour en jour, elle offrait un spectacle fascinant au géographe, au sociologue, à l'ethnologue.

La ville avait aussi une beauté singulière due aux ruptures de rythme, aux paradoxes architecturaux, aux contrastes des formes et des couleurs. En dépit ou à cause du manque d'organisation, le paysage urbain pouvait être lyrique.

Le «viaduc du Thé» enjambe un parc occupant un fond de vallée. Tout autour se groupaient l'hôtel de ville, l'hôtel Esplanada (le plus luxueux à l'époque), les deux théâtres, l'Automobile Club, les sièges d'importantes sociétés (côté est).

Le viaduc unissait le «Triangle», centre traditionnel des affaires et, ici, un quartier moderne voué à un plus élégant commerce (côté ouest).

[illegible] mètres en amont, des ravins parsemés de modestes jardinets [illegible] à la culture.

D'un coin du Triangle partait l'avenida São-João (photographiée un jour de carnaval), dominée par la masse rose du Predio Martinelli, alors inachevé. En 1985 je l'ai revu terminé, enserré de partout par d'autres tours.

Vers le nord-ouest, l'avenida non encore tracée se perdait dans des quartiers délabrés.

Sur l'arrière de constructions orgueilleuses, de vieilles rues alignaient des échoppes de plain-pied, badigeonnées de teintes variées.

A PATRULHA PERDIDA
A PATRULHA PERDIDA
CANTOR DE NAPOLES
CANTOR DE NAPOLES
CANTOR DE NAPOLES

En pleine ville, le bétail disputait la rue au tramway, aux heures de presse toujours bondé.

Devant notre maison de la rue Cincinato-Braga mon père photographie. La Ford pas trop démodée me semblait un symbole de réussite sociale, car je n'avais possédé en France qu'une 5 CV Citroën à trois places dite «trèfle», acquise elle aussi d'occasion.

A cinquante kilomètres environ au nord-ouest de São Paulo, Pirapora do Bom Jesus, dont les maisons se reflètent dans les eaux du rio Tietê, semblait appartenir à l'époque coloniale.

Lieu de pèlerinage, la bourgade connaissait périodiquement une grande animation. Des muletiers venus de très loin à la ronde campaient aux abords.

Une foule où prédominait le sang noir occupait les rues.

Des groupes se formaient autour d'individus en transe.

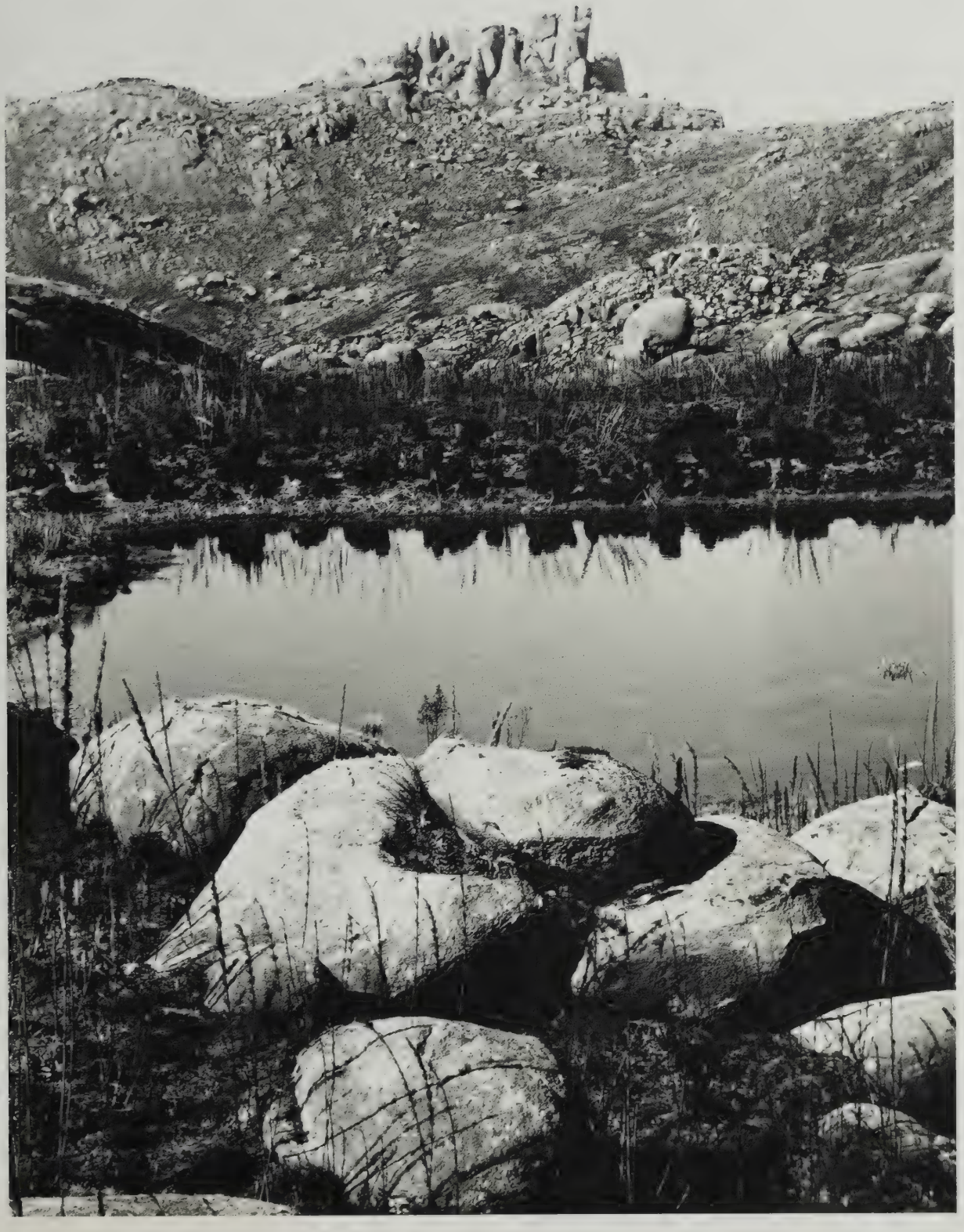
Il y avait là une «maison des miracles».

Les murs d'une vaste salle longue d'une vingtaine de mètres étaient couverts de photographies, ex-voto de miraculés ou de pèlerins sollicitant quelque faveur du Ciel.

Nous sommes en août 1937, vers le 15 du mois, j'imagine. En attendant la procession, un ange flâne devant les étals.

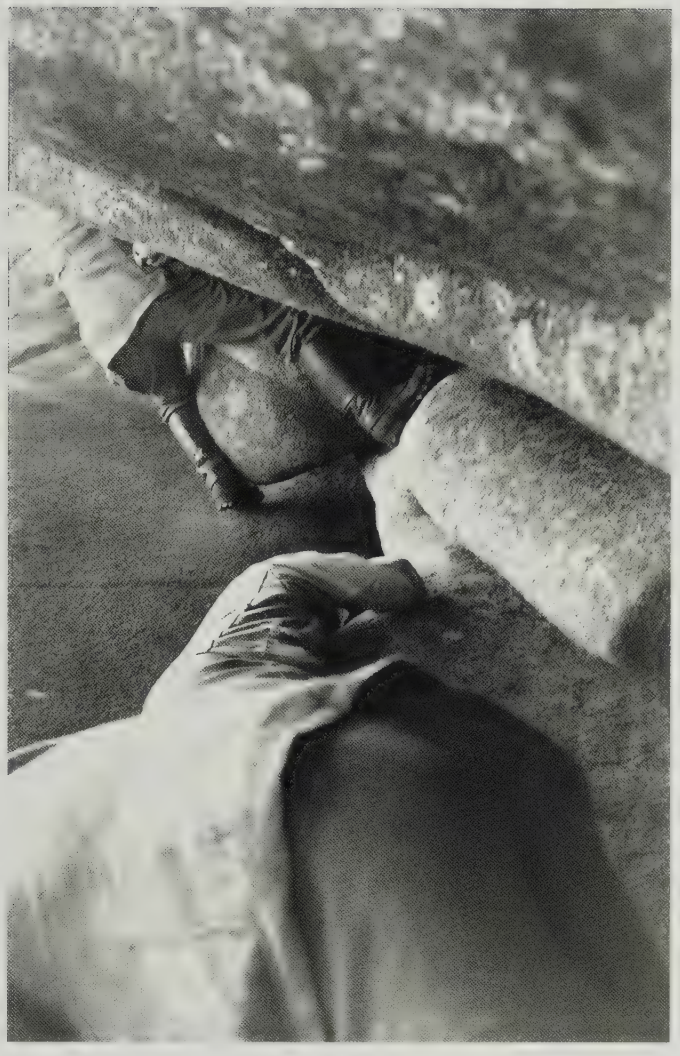
A trois cents kilomètres environ au nord-est de São Paulo, avec presque 2800 mètres d'altitude, l'Itatiaia, bien qu'en position excentrée vers la côte Atlantique, est le plus haut sommet du Brésil.

En visite à São Paulo, le grand géographe Emmanuel de Martonne (1873-1955) voulut s'y rendre en compagnie de quelques professeurs français et de leurs meilleurs étudiants.



La serra da Mantiqueira, où culmine l'Itatiaia, offre l'aspect d'un chaos rocheux.

Le voyage eut lieu dans les premiers jours de septembre 1937, d'abord en auto sur des routes vite difficiles (Martonne est à gauche), puis à cheval, enfin à pied.



On aperçoit les jambes de Martonne dans la cheminée donnant accès au sommet.

Martonne (entre un jeune géographe brésilien à gauche et René Courtin à droite) improvisa alors un exposé qui – à moi, de formation littéraire – parut une admirable explication de texte. Je compris qu'un paysage, regardé et analysé par un maître, peut être d'une lecture passionnante, aussi propre à former l'esprit que le commentaire d'une pièce de Racine.

Des incendies s'étaient déclenchés dans le massif pendant notre ascension, compliquant sérieusement le retour.

Au sud-ouest de l'État de São Paulo, l'État limitrophe de Paraná, largement inexploré au début de ce siècle, s'ouvrait à la colonisation.

Çà et là persistait pourtant la vie traditionnelle. Ainsi ce *caboclo,* nom qui désigne les paysans pauvres de l'intérieur du pays...

... cette troupe de chevaux lourdement chargés de bois pour le feu...

... ce gamin qui rapporte (et entame) une cueillette d'épis de maïs.

Plus loin dans l'intérieur de l'État, la forêt vierge occupait encore d'immenses espaces que nous parcourûmes à cheval pendant plusieurs jours pour atteindre une réserve d'Indiens Kaingang.

Dans l'État de Santa Catarina, contigu à l'État de Paraná côté sud, un petit port de pêche paisible le long de la côte.

L'État de Santa Catarina, surtout dans les bourgades côtières, est une terre de vieille colonisation allemande remontant au XIXe siècle. D'où le succès des *Integralistas,* parti fasciste brésilien qui portait la chemise verte avec, sur la manche, un emblème en forme de sigma Σ, au lieu de la croix gammée.

Fin juin ou début juillet 1937, René Courtin proposa à Jean Maugüé et à moi-même de partir de São Paulo en direction du nord, et d'aller aussi loin que sa voiture consentirait à rouler. Jean Maugüé a raconté ce voyage dans son livre *Les Dents agacées* (Paris, Buchet-Chastel, 1982). Je l'ai rapidement évoqué dans *Tristes Tropiques* (chap. XII).

Les rapides et les chutes du rio Paranaiba qui marque la frontière de l'État de Goiás.

De loin en loin nous traversions des villages. On voit ce qu'étaient les pistes qui tenaient lieu de routes.

Les chars à bœufs, les chevaux ou mulets étaient alors dans ces régions les moyens ordinaires de transport.

La partie du caravansérail destinée aux humains témoignait, par sa recherche architecturale, d'une prospérité révolue.

Goiás, capitale de l'État, menait une vie sans histoire à l'ombre des manguiers.

Ville alors somnolente, au cœur d'un paysage accidenté et plein de grâce.

Des édifices d'un goût très *modern style* devant des façades XVIIIe attestaient le passage d'artisans italiens.

Faute de pistes, le voyage s'acheva au bord de l'Araguaia (on eût pu seulement poursuivre par eau), auprès de quelques familles d'Indiens Karaja installées là.

Les femmes fabriquaient pour leurs petites filles des poupées d'argile crue, peintes, coiffées de cire noire figurant une lourde chevelure, décorées de fils multicolores et portant un pagne d'écorce battue. Cet art s'est beaucoup développé (pas pour le mieux) depuis l'apparition du tourisme.

DES CADUVEO AUX BORORO

A l'automne 1935, au lieu de retourner en France pour les vacances d'été (correspondant à notre hiver), ma première femme et moi partîmes pour le Mato Grosso, accompagnés par un ami français qui était venu nous rejoindre. But : rendre visite aux Indiens Caduveo et Bororo, et rapporter des collections ethnographiques destinées au musée de l'Homme, moins la part revenant réglementairement au Brésil.

En trois jours, un train tiré par une locomotive chauffée au bois amenait au terminus de la ligne sur le rio Paraguai. Il fallait ensuite trois jours à cheval pour gagner les villages caduveo.

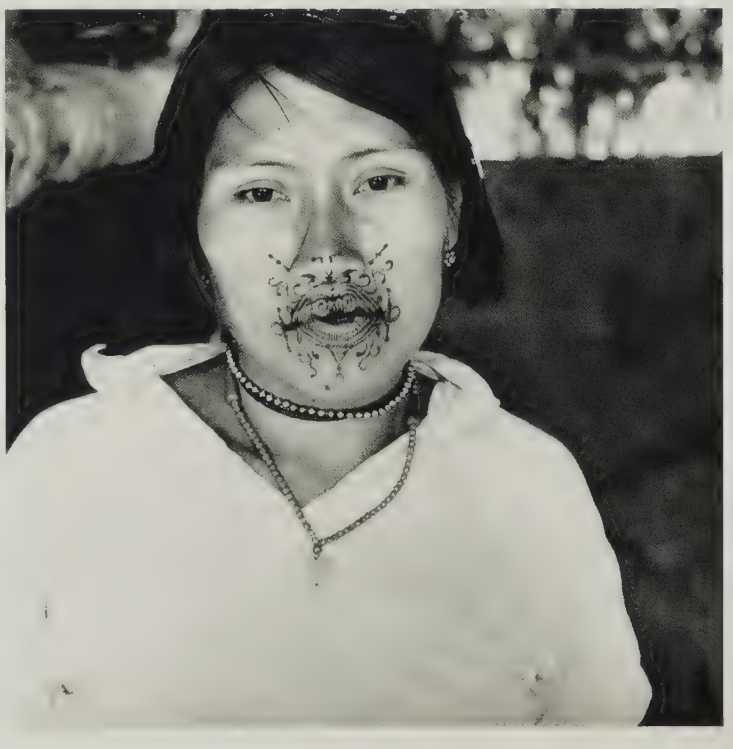
Dessins caduveo.

A la frontière du Brésil et du Paraguay, le Pantanal – le plus grand marécage du monde – isole les Caduveo.

Les villages se situent sur de petites éminences à l'abri des inondations.

La langue mise à part, ce sont les peintures faciales qui distinguent ces Indiens des paysans brésiliens aux yeux du visiteur non averti. Parfois tracées, surtout par jeu, sur le visage d'un garçonnet.

Traditionnellement, les peintures sont réservées aux femmes, qui se rendent mutuellement ce service.



La bouche devient une fleur étrange et compliquée...

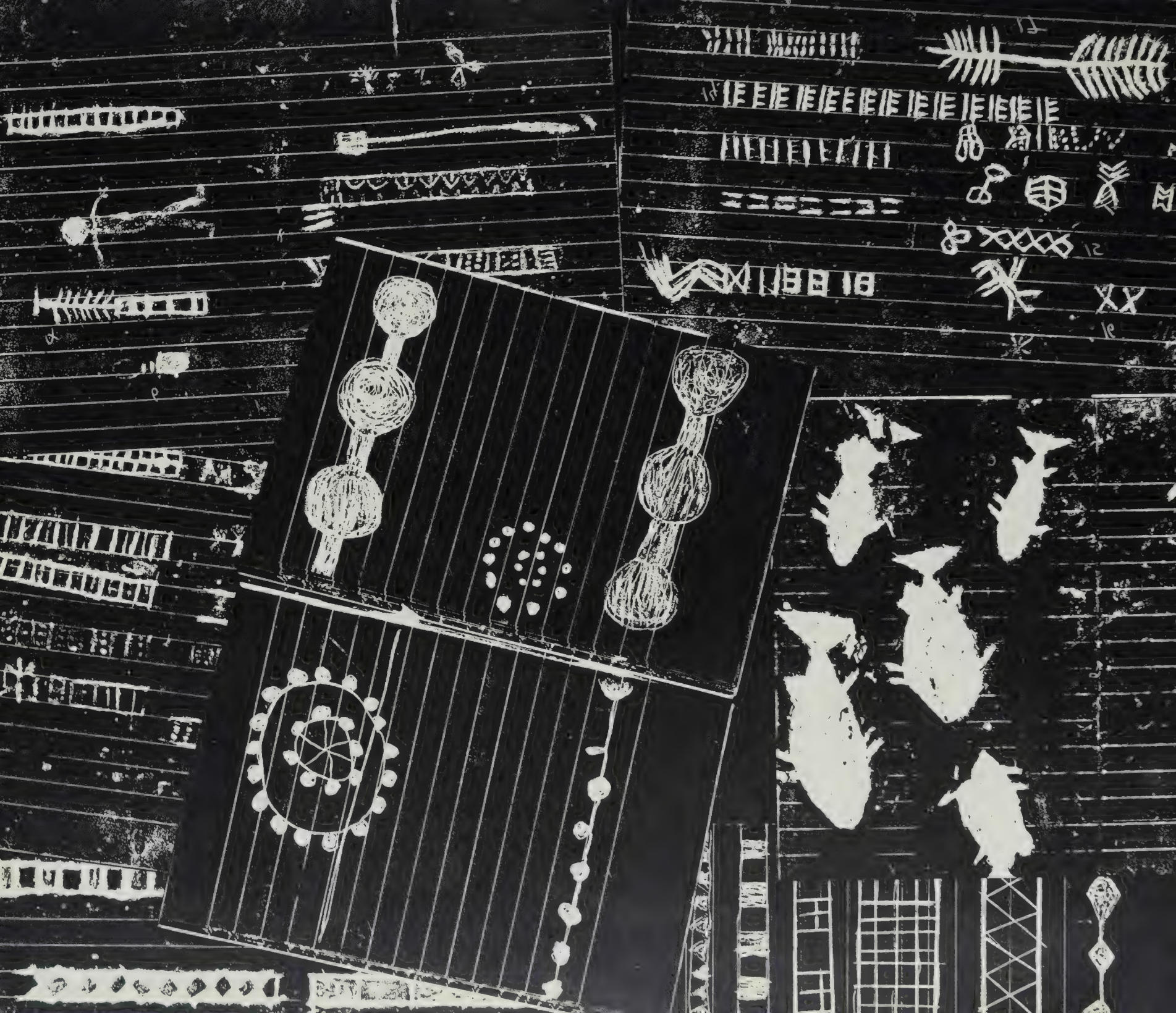
... ou le visage entier, traversé par un décor en esses dans le sens vertical, est divisé en secteurs géométriques.

Des vieilles femmes, extraordinaires virtuoses, parées de bijoux faits de pièces d'argent martelées...

... inventent des compositions dont la liberté ne tient presque plus compte des traits du visage humain.

Plus modeste, cette jeune femme se contente de quelques pastilles blanches.

Une adolescente dont on célébrait la fête de puberté a le visage, les épaules, la poitrine et les bras décorés. Des dés à coudre forment les pendeloques de son collier.



Pour aller chez les Bororo, il fallait d'abord, du terminus de la ligne du chemin de fer, gagner par eau Corumbá, à la frontière bolivienne. On embarquait là sur un petit navire à aubes qui remontait le fleuve jusqu'à Cuiabá, en une à trois semaines selon la saison.

Dessins bororo.

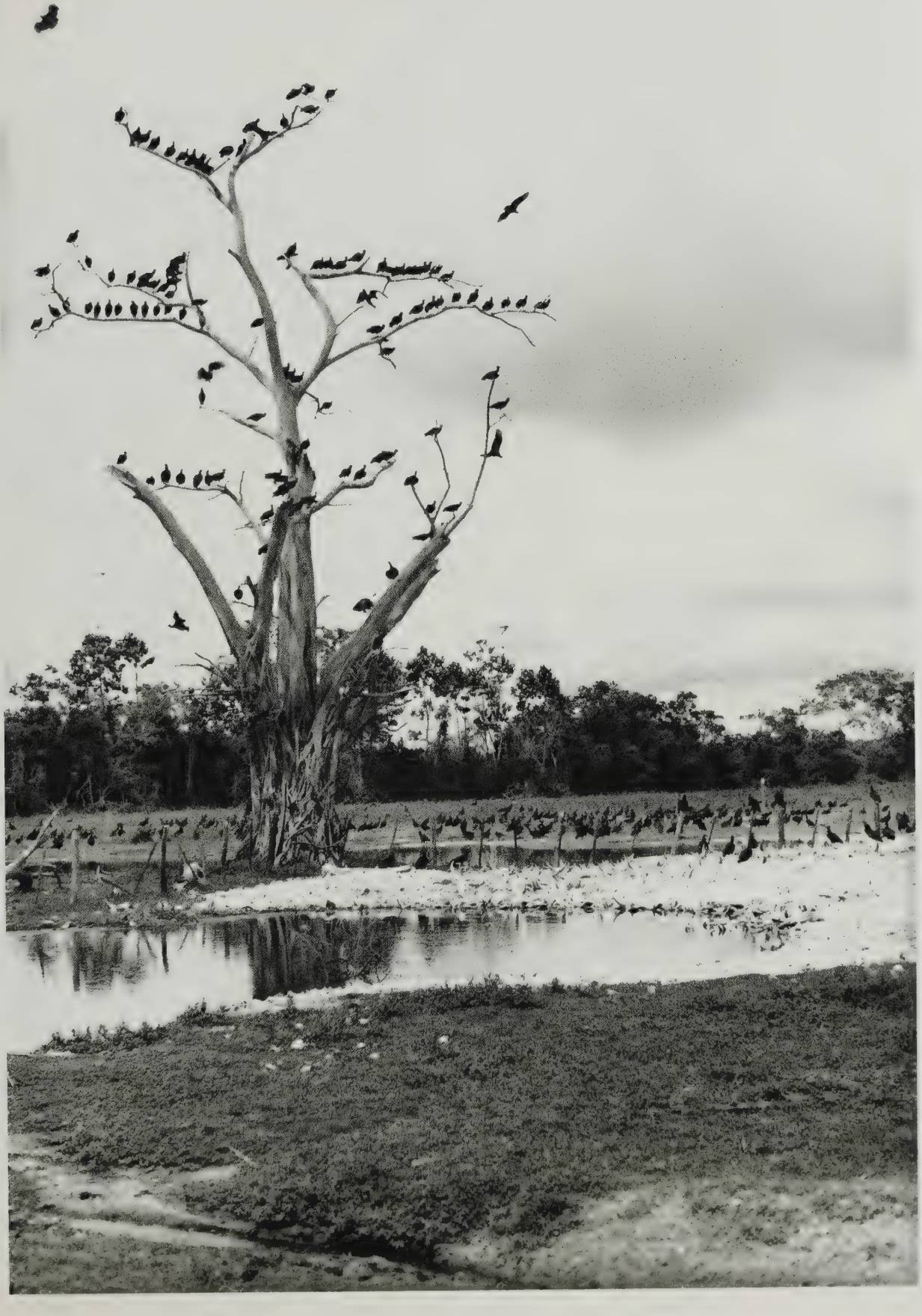
Quand le bois pour la chaudière ou la viande manquait, on se ravitaillait chez un paysan pas trop éloigné de la berge.

Le navire devant le port de Cuiabá.

Non loin de là, le bain des chevaux.

Dans les proches environs, un élevage dispersé fournissait les *saladeiros* où l'on prépare la viande salée puis séchée (qui, avec le riz et les haricots noirs, est la base de l'alimentation dans l'intérieur du pays)...

sous l'œil avide des vautours.



Cuiabá, capitale de l'État de Mato Grosso, fut fondée au début du XVIIIe siècle sur une terre où l'or abondait.

Un voyage de plusieurs jours en camion conduisait au rio São Lourenço, affluent du rio Cuiabá. Pour atteindre les villages bororo non encore contrôlés par les missions, on devait le remonter en pirogue. En compagnie de quelques pêcheurs, embauchés pour nous conduire, nous demandions à la rivière notre repas quotidien.

Nous tuâmes un jour un boa femelle de sept mètres, prête à donner le jour à des petits.

Juché sur la toiture d'une cabane comme les aras que les Indiens élèvent pour leurs plumes, je prenais une vue d'ensemble de la structure immuable des villages bororo : maison des hommes au centre, cabanes familiales, propriété des femmes, en cercle sur le pourtour. Une frontière invisible, transversale à la maison des hommes, divise le village en deux moitiés. Un homme né dans une moitié prend obligatoirement femme dans l'autre et réciproquement.

Sans autre ouverture qu'une petite entrée ménagée dans la paroi de paille, les cabanes familiales, toujours dans la pénombre, ne reçoivent que la lumière filtrant entre les palmes. Des châlits couverts de nattes sont le seul mobilier.

Dans la vie quotidienne, la tenue des hommes et des femmes était simple...

... réduite chez l'homme au port de l'étui pénien, visible sur l'Indien accroupi de face.

En prévision d'une fête, cet étui s'ornait pourtant d'une mosaïque de plumes et d'une banderole de paille, blasonnée avec les signes distinctifs du clan du porteur.

Élevé dans les missions (et même, disait-il, amené à Rome et présenté au pape), cet homme aux cheveux peints en rouge de rocouyer parlait un peu portugais. Retourné à son village pour y mener la vie traditionnelle, fidèle aux anciens usages, il fut un précieux informateur.

Lors des fêtes et des cérémonies, les femmes se paraient de tous leurs atours : baudriers de perles, pendentifs en dents d'animaux. La première tient un éventail.

De leur côté les hommes revêtaient des parures somptueuses : touffes de duvet collé avec de la résine, diadème de plumes, labret fait d'éléments de nacre articulés, pendentif en ongles de grand tatou, arc au décor blasonné.

A la tombée du jour, une partie de la population s'installait pour assister aux danses dont l'autre partie lui donnait le spectacle.

Des cérémonies funèbres à la mémoire d'un Indien décédé loin du village s'étendirent sur plusieurs jours...

... au cours desquels les «âmes» des morts reviennent visiter les vivants.

Entre ces rites religieux s'intercalent des réjouissances profanes. Les hommes les plus robustes rivalisent...

... à qui pourra soulever et porter le plus longtemps d'énormes disques...

... dits l'un «mâle» et l'autre «femelle», formés de tronçons de tiges de palmes assemblés par des liens de paille, et enroulés à la façon d'une échelle de corde longue et étroite.

Ces joyeux exercices sportifs représentent la variante bororo des courses entre concurrents chargés de grosses billes de bois, en usage chez d'autres populations du Brésil central et oriental.

LE MONDE DES NAMBIKWARA

Kalakala
vite
84.580
84.581
84.582
84.583
84.584
84.585
84.586
84.587
84.588
84.589
84.590
84.591
Shirley

Il y a quelque soixante ans, la partie la plus périlleuse d'une expédition dans l'intérieur du Brésil était certainement celle qu'on tentait de faire en auto ou en camion. Des pistes sommairement défrichées ou tracées par les roues de rares véhicules servaient de routes. Chaque jour, et souvent plusieurs fois, le camion manquait de verser; ou bien il s'enlisait, s'ensablait, s'immobilisait dans une fondrière ou devant un obstacle qu'il fallait lui faire surmonter en manœuvrant simultanément plusieurs crics. La lenteur des opérations contraignait à camper dans la brousse.

Pages de carnet de l'auteur.

On franchissait des cours d'eau sur de fragiles passerelles qu'il incombait à chaque utilisateur de remettre en état avant de s'y risquer.

Aussi pour passer des rivières plus importantes sur des bacs rudimentaires, parfois trop courts, et qui menaçaient de sombrer sous le poids du camion même vide.

Décharger le camion, passer le matériel, les vivres, les bidons d'essence nécessaires pour l'aller et le retour, ensuite le camion, puis recharger, pouvait prendre un jour entier.

Mon camion fut une fois immobilisé pendant près d'une semaine par un accident mécanique. En haut d'une côte très accidentée, il bloquait la piste, et le hasard voulut qu'un colporteur syrien ou libanais, qui ravitaillait quelque poste lointain, arrivât sur les lieux, en camion lui aussi. Pour qu'il pût passer, il fallut lui ouvrir une piste en cassant des rochers à la masse.

Ma troupe de bœufs de charge, de chevaux et de mulets, menée par une quinzaine d'hommes, progressait plus lentement encore, de son côté.

Le voyage se poursuivrait à cheval dans une contrée aride et accidentée que les cartes ont longtemps nommée serra do Norte bien qu'elle soit dépourvue de montagnes.

La piste qu'on n'ose pas appeler carrossable se terminait au bord du rio Papagaio dont les eaux vont à l'Amazone. Sur le dernier bac, nous rencontrions les Nambikwara qui l'empruntaient volontiers.

J'ai connu les Nambikwara en saison sèche, pendant une période de vie nomade. Ils vivent alors sous des abris précaires en palmes piquées dans le sol sablonneux.

Fait exceptionnel chez les Indiens sud-américains (qui sont les inventeurs du hamac) : les Nambikwara dorment par terre.

Ils se nourrissent d'épaisses crêpes de manioc cuites sous la cendre...

... et du gibier rare en cette saison :
aujourd'hui quatre toucans.

Travaux artisanaux sous les abris : cette femme perce un fragment de coquillage destiné à la parure.

On devine à demi caché un homme qui tisse une bandelette sur un petit métier improvisé.

La fabrication du curare pour les flèches de chasse : filtrage d'une décoction de racines de strychnos.

Le liquide est ensuite chauffé pour l'épaissir. La feuille tenue dans la main sert à goûter la préparation pour juger de sa consistance et de sa force.

On se baigne le matin au réveil et à d'autres moments de la journée, ici en compagnie de l'ethnologue.

Les hommes s'amusent volontiers à des concours de tir (la flèche au premier plan, qui se termine en petite massue, sert à chasser les oiseaux sans abîmer les plumes).

Un sport d'équipe se joue avec une balle en caoutchouc sauvage, sur un terrain dégagé qui donne bien l'idée de l'aspect désertique propre à certaines parties du territoire.

Une épidémie d'ophtalmie purulente, très douloureuse, frappa les Indiens pendant notre séjour. Plusieurs membres de l'expédition furent contaminés. On assistait à des scènes désolantes.

Les Indiens se soignaient avec des instillations d'un liquide (dont je ne pus déterminer la nature) contenu dans une feuille enroulée en cornet faisant office de compte-gouttes.

Les hommes Nambikwara ont des types physiques très variés. Certains, au nez fortement busqué et au système pileux développé, tranchent avec les Indiens du Brésil.

Coiffure en peau de jaguar, dite «de guerre».

Broches nasales emplumées...

... barrettes nasales et labrets de lèvre supérieure en fibre de bambou...

... font l'objet de variations quotidiennes (on notera la cigarette de tabac roulée dans une feuille sèche, fichée dans la bandelette serrant le bras).

Parfois, au réveil, les Indiens ont le visage maculé de cendres : dans leur sommeil ils se rapprochent au plus près du foyer quand le petit froid du matin les saisit.

Plusieurs ménages nambikwara sont polygames.

Mais polygames ou monogames...

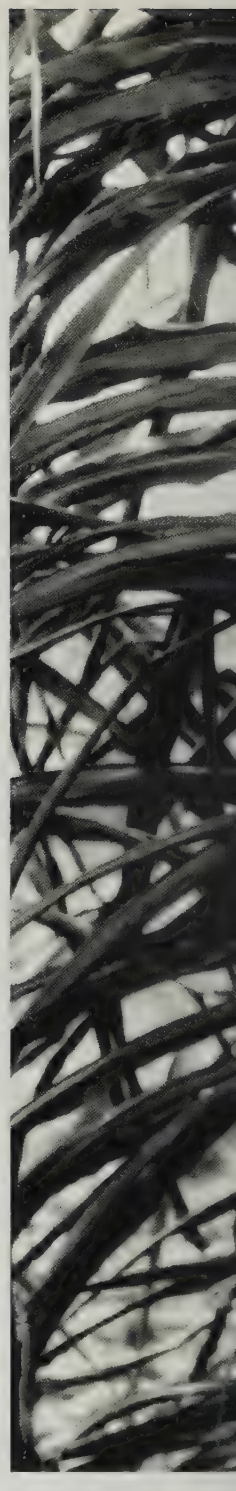
... ils se témoignent une affection joyeuse.

A deux...

... ou bien à trois, la tendresse se manifeste au grand jour...

... sauf dans le cas de cette femme, en état de marge, semblait-il, peut-être parce qu'elle allaitait encore.

Elle ne portait aucune parure et vivait un peu à l'écart avec son mari et son enfant.



Quelques Nambikwara avaient un épiderme décoloré par taches. Cela n'enlève rien au charme de cette femme qui tient un chiot contre elle.

Les femmes aimaient avoir des animaux familiers – ici un petit singe capucin – qu'elles élevaient comme des enfants, et qui leur faisaient une parure.

L'attrait qu'exerçaient les Nambikwara, nonobstant leur réputation détestable, tenait en bonne partie à la présence parmi eux de très jeunes femmes, gracieuses malgré une taille parfois peu fine.

Rêveuses à leurs heures...

... gaies le plus souvent...

... railleuses, provocantes...

... elles restaient conscientes de leur joliesse même pendant les séances d'épouillage (on remarquera les bracelets, en segments de queue du grand tatou).

L'épouillage se faisait aussi à plusieurs.

Les enfants Nambikwara, pour qui le jeu se réduit essentiellement à l'imitation des adultes, passent leurs journées ensemble.

Aux petites filles, un chiot, porté comme un enfant par sa mère, sert de poupée.

Un peu plus âgées, elles s'occuperont d'une petite sœur...

... qu'on voit ici endormie sur le sable.

Ce garçonnet porte une plume enfilée dans la cloison nasale et des pendants d'oreille en nacre...

... cet autre, le labret et la barrette nasale.

Un petit singe capucin se cramponne aux cheveux de cette fillette accroupie.

Une autre déterre une racine comestible avec, sur la tête, un petit singe laineux femelle qu'elle me cédera contre quelque objet convoité.

Baptisée par moi Lucinda, la petite bête ne me quittera pas jusqu'à mon retour.

J'avais convaincu les Nambikwara de me conduire jusqu'au site de leur village d'hiver pour y rencontrer d'autres bandes amies ou alliées. Nous suivîmes à cheval leur troupe avec quelques bœufs chargés de cadeaux.

On s'arrêtait le soir pour camper dans la savane clairsemée, typique du paysage matogrossense.

Ces arrêts se prolongèrent parfois plus que de raison, car les Indiens, sachant que nos chevaux et nos bœufs ne pourraient pas passer par leur chemin habituel, n'étaient pas sûrs de celui qu'ils avaient imaginé.

Cette photo et les trois précédentes montrent que les bidons d'essence, qui avaient approvisionné notre camion, étaient devenus partie intégrante du mobilier nambikwara.

Le site du village d'hiver.

Quelques huttes, plus robustes que les abris de palmes, étaient les indices d'une occupation intermittente. Vers le soir, soixante-dix personnes environ, arrivées par petits groupes, se trouvèrent rassemblées.

EN AMAZONIE

23
25
26
Hermes
Leitão
Machado
Rio
Igarité
Abaetetuba
Tomé-Açu
Belém

Les Indiens qui se désignaient eux-mêmes du nom de Mundé étaient probablement les restes d'une population jadis nombreuse, appelée Kepkiriwat par les Nambikwara. Une expédition militaire brésilienne les découvrit peu avant la Première Guerre mondiale. Ils étaient depuis tombés dans l'oubli. J'ai raconté dans *Tristes Tropiques* (chap. XXX-XXXI) comment j'ai retrouvé leur trace après avoir quitté les Nambikwara.

Pages de carnet de l'auteur.

Pour les atteindre, il fallait remonter pendant plusieurs jours le rio Pimenta-Bueno, affluent du rio Machado.

La rivière s'enfonçait dans une forêt profonde. D'étranges formations rocheuses émergeaient çà et là.

On devait à tout moment décharger, transporter le matériel et souvent les pirogues à dos d'homme, en se frayant un passage le long des berges...

... jusqu'à ce que, les pirogues une fois remises à flot, les passagers puissent réembarquer.

Pour contourner les rapides on progressait laborieusement à la gaffe.

Notre campement, à courte distance du village mundé.
A Cuiabá, j'avais fait exécuter par une couturière une moustiquaire pour hamac de mon invention (en bas à droite), à la fois aisée et hermétique, facile à isoler du sol pour que nul serpent, scorpion, araignée, fourmi venimeuse et autre bestiole agressive ne puisse entrer. Pendant la guerre, à New York, je ne sais plus quel service de renseignement américain me cuisina sur mes voyages et fit tirer tous mes négatifs. La moustiquaire intéressa beaucoup. On m'en demanda le plan avec les cotes.

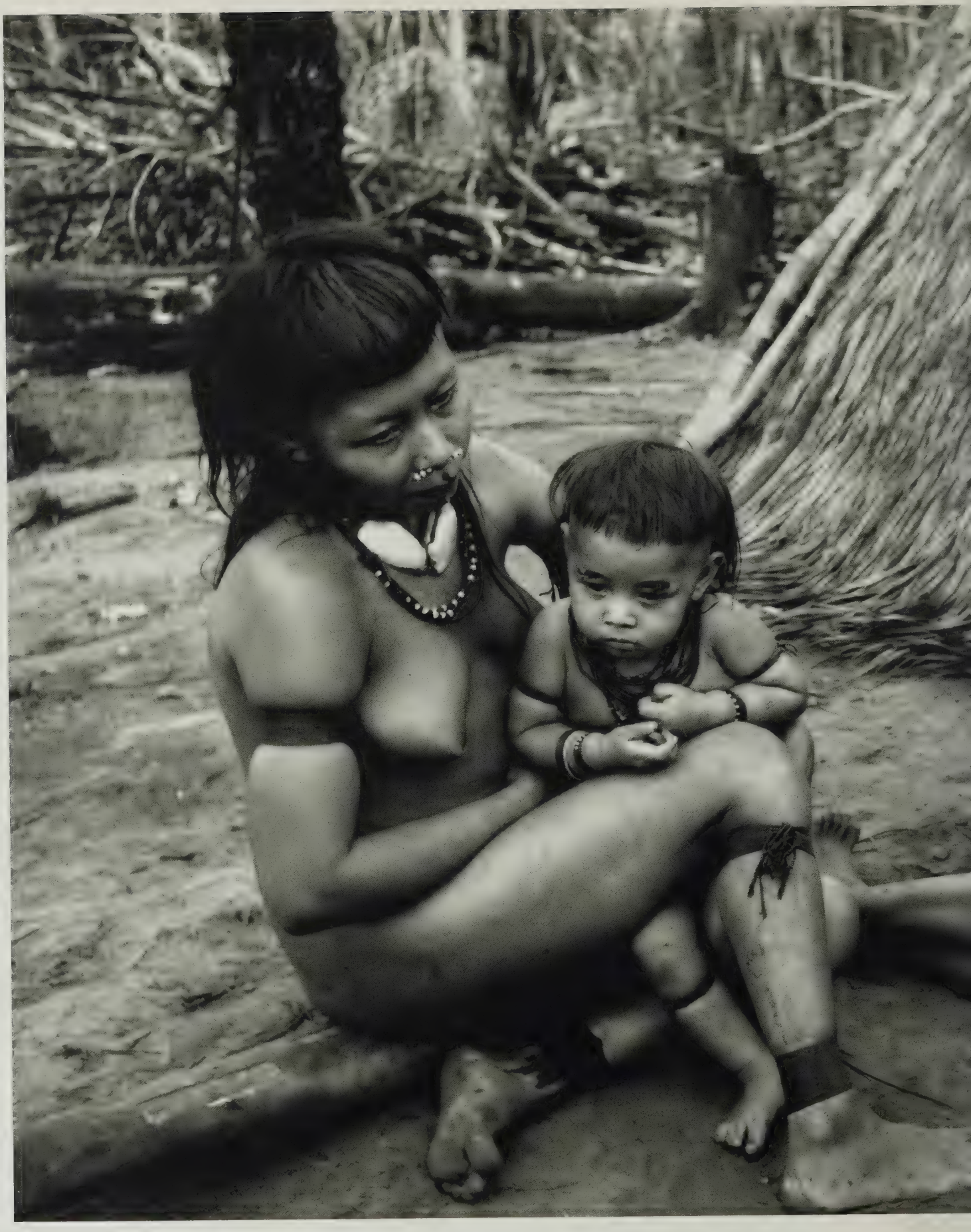
Le village mundé consistait en trois huttes collectives entourées par les jardins. Le défrichement respectait les souches des palmiers, coupés à un mètre environ du sol, parce que de grosses larves blanches, nourriture appréciée, y prospèrent. C'est en quelque sorte la basse-cour.

Les huttes étaient construites avec art.

Chaque hutte logeait cinq ou six familles.

Jeunes femmes...

... et femmes mûres avaient un goût marqué pour la parure. Elles portaient de nombreux bijoux : coquillages nacrés, colliers, ceintures, barrettes nasales, faits de menues perles noires en noix de palmier, blanches en coquillages, alternées.



La chevelure était traitée avec recherche : frange brûlée à l'horizontale à l'aide de tisons, tempes dégagées en arrachant les petits cheveux avec une ficelle entortillée, cils et sourcils épilés à la main ou avec de la cire.

Les hommes prenaient le même soin de leur personne.

Ils portaient dans les lèvres supérieure et inférieure des labrets en résine durcie, translucide et blonde comme de l'ambre.

On eût dit que cette petite société, bien pourvue en nourriture animale et végétale, vivait dans le loisir, surtout soucieuse de son esthétique corporelle.

Le village même paraissait un joyau enchâssé dans la forêt.

Les Mundé ne fumaient pas comme les Nambikwara. Ils n'étaient pas non plus adverses au tabac comme les Tupi-Kawahib. Les hommes s'insufflaient l'un à l'autre du tabac en poudre, au moyen d'un long tube prolongé d'un côté par un embout oblique inséré à tour de rôle dans la narine du partenaire.

Des détails comme la position de la main pour le tir à l'arc, différente de celle des Nambikwara, sont un sujet d'intérêt pour l'ethnologue.

L'échange des cadeaux conclut une trop brève visite. Contre une caissette de fers de hache, des sabres d'abattis, une pièce de tissu (au centre), nous reçûmes (à gauche) des arcs, des flèches et des hottes remplies de calebasses à décor pyrogravé.

Découverts eux aussi au début de ce siècle, les Tupi-Kawahib étaient alors une nation importante formée de clans alliés ou hostiles. On les croyait disparus ou fondus dans la population locale de piroguiers et de chercheurs de caoutchouc. Sur place, l'existence d'un petit groupe resté indépendant me fut pourtant signalée (*Tristes Tropiques*, chap. XXXI-XXXIV).

Page de carnet
de l'auteur.

D'après les renseignements recueillis, le village se trouvait à trois jours de pirogue en aval sur la rive droite du rio Machado. Nous marchâmes ensuite pendant deux jours en forêt pour l'atteindre.

La population comprenait une vingtaine de personnes réparties en quatre maisons quadrangulaires. Au premier plan, la grande bassine de terre où mijote le maïs destiné à la fabrication d'une boisson légèrement fermentée, le cahouin. Au fond, la cage de l'aigle-harpie. Comme plusieurs autres tribus, les Tupi-Kawahib gardent en captivité ce puissant rapace quand ils parviennent à s'en emparer. Ses plumes rayées de blanc et de noir sont tenues pour les plus précieuses, et des vertus magiques s'attachent à sa chair et à ses déjections.

Une femme brasse le cahouin.

Un accident de chasse dont un de mes hommes de troupe fut victime nous contraignit à quitter précipitamment le village. Pendant une quinzaine de jours, je restai campé au bord du Machado avec les Indiens qui comptaient ensuite rallier le poste de Pimenta-Bueno.

Depuis qu'elle vivait en ma compagnie, Lucinda (p. 154) avait choisi, pour posture habituelle, de se cramponner à l'une de mes jambes.

Les Indiens passaient une partie de leur temps à chasser. Ici un singe coatá de belle taille – dit aussi singe-araignée – en cours d'être dépouillé. Les Tupi-Kawahib, comme les Mundé, portent un étui pénien.

La viande est mise à fumer sur un boucan.

A la différence des Nambikwara qui évitent les noms propres et même les cachent aux étrangers, les Tupi-Kawahib les emploient ouvertement. Le chef du village s'appelait Taperahi.

De ses quatre femmes, Kunhatsin était la plus belle.

Une autre, Maruabai, était la mère de Kunhatsin (née d'une précédente union).

Sur le visage de la troisième, Takwamé, on devine le tatouage bleu foncé que les femmes portaient depuis l'oreille jusque et sur le menton. Les femmes tissaient elles-mêmes les pagnes dont elles serraient leurs reins, les écharpes et les hamacs.

Ianopamoko, la plus jeune femme du chef, était infirme. Elle s'aidait de deux bâtons pour marcher, ce qui ne l'empêchait pas d'accomplir avec les siens de longs parcours en forêt.

Pwereza, un des fils du chef, inspecte une vieille poire à poudre.

Les douilles d'anciens modèles, portées en collier par Penhana et d'autres femmes, remontent peut-être aux contacts avec l'expédition militaire qui découvrit les Tupi-Kawahib en 1915.

LE RETOUR

A mesure que s'élargissent et s'approfondissent les rivières on passe des pirogues creusées dans un tronc d'arbre à de légères barques de planches.

Pages de carnet de l'auteur.

Sitôt atteints les premiers villages de chercheurs de caoutchouc en aval, on peut remiser les embarcations à pagaies ou à rames.

Une barque à moteur nous amènera jusqu'au rio Madeira.

Mais chaque fois qu'un haut-fond l'impose, on doit décharger le bateau pour l'alléger, et transporter par terre malles, caisses et ballots.

On ne débarque plus chaque soir pour camper sur la berge. La vie se déroule à bord.

On y fait la cuisine, on y mange, on y dort.

Pour charger des balles de caoutchouc brut...

... on s'arrête parfois chez un chercheur de caoutchouc isolé.

Le bateau se traîne paresseusement dans les méandres...

... et longe des îlots.

A Calamá, où le Machado se jette dans le Madeira, un modeste vapeur dessert le fleuve jusqu'à la frontière bolivienne...

... où j'attendrai l'arrivée incertaine d'un petit avion amphibie.

Toujours par la voie des airs, je gagnerai Cochabamba, puis Santa Cruz de la Sierra aux rues austères et désuètes.

Un marché typiquement bolivien.

Après être passé par Corumbá, de nouveau au Brésil, puis par Cuiabá, je rejoignis en camion le pays nambikwara où je retrouvai ma troupe et les Indiens qui s'affairaient à construire une hutte d'hiver.

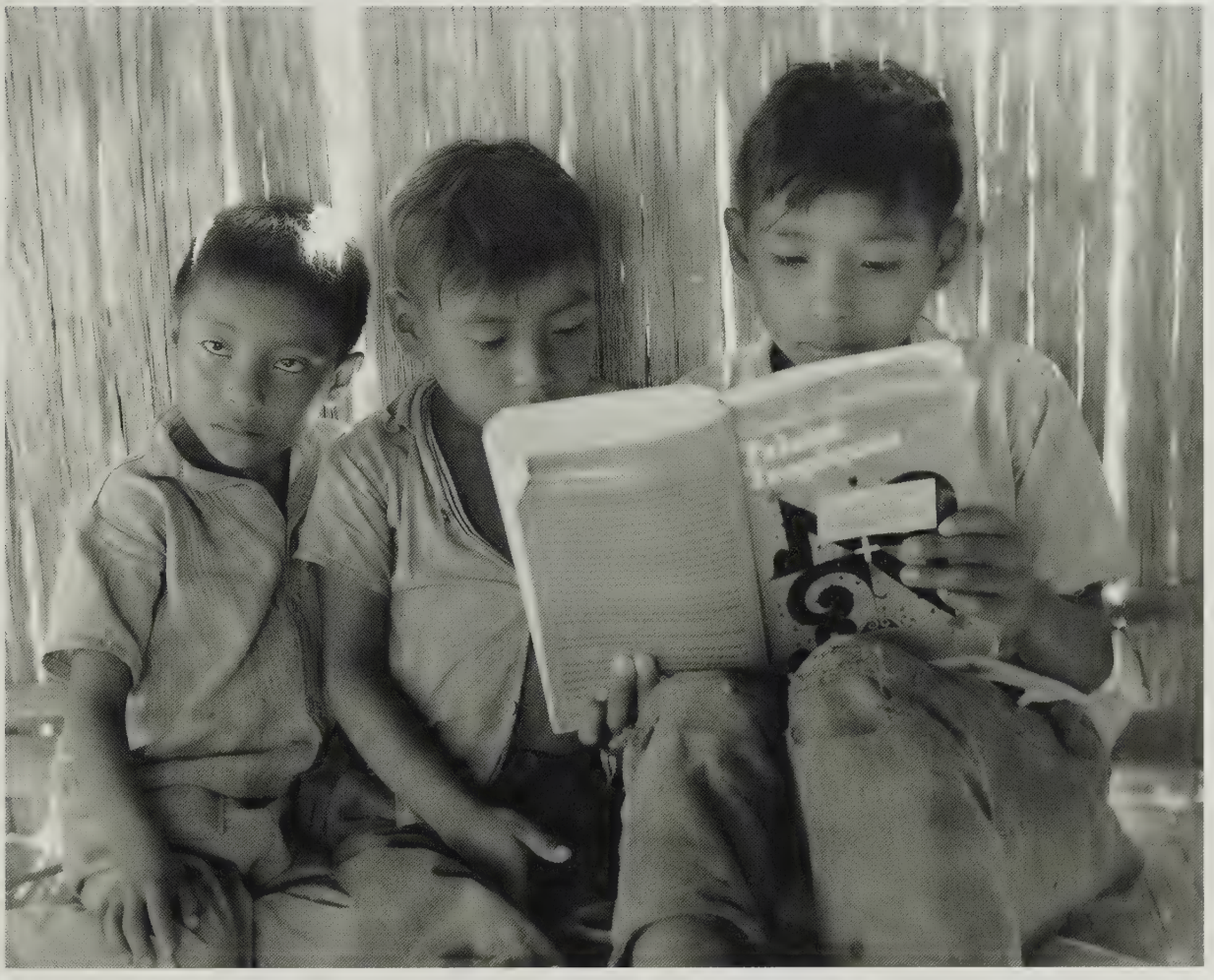
Chargé des collections ethnographiques, le camion retourne enfin à Cuiabá (p. 84).

Dernières images du Brésil : les escales du cargo mixte qui me ramenait en France.

La rade de Vitória, au nord de Rio de Janeiro.

Le Pelourinho, ville haute de Bahia...

... et ses innombrables églises de l'époque coloniale.



Beaucoup d'années avaient passé quand, en Amazonie péruvienne, un collègue américain photographia de jeunes Indiens Cashinaua contemplant quelques-unes de ces images (photo David Allison, avec la permission de l'auteur).

Responsabilité éditoriale :
Anne Leclerc

Secrétariat d'édition :
Janine Mahuzier

Corrections :
Marie-Martine Sartiaux
Dominique de Chevilly

Fabrication :
Denis Lanson

Conception graphique :
Pascale Ogée

PAO :
Bussière
Photogravure :
Euresys

Achevé d'imprimer sur les presses
de l'imprimerie MAME à Tours
en septembre 1994

LA VIE FAMILIALE ET SOCIALE DES INDIENS NAMBIKWARA
(Paris, Société des Américanistes, 1948)

LES STRUCTURES ÉLÉMENTAIRES DE LA PARENTÉ
(Paris, Presses Universitaires de France, 1949. Nouvelle édition revue et corrigée, La Haye-Paris, Mouton et Cie, 1967)

RACE ET HISTOIRE
(Paris, Unesco, 1952)

TRISTES TROPIQUES
(Paris, Librairie Plon, 1955.
Nouvelle édition revue et corrigée, 1973)

ANTHROPOLOGIE STRUCTURALE
(Paris, Librairie Plon, 1958)

LE TOTÉMISME AUJOURD'HUI
(Paris, Presses Universitaires de France, 1962)

LA PENSÉE SAUVAGE
(Paris, Librairie Plon, 1962)

*MYTHOLOGIQUES * LE CRU ET LE CUIT*
(Paris, Librairie Plon, 1964)

*MYTHOLOGIQUES ** DU MIEL AUX CENDRES*
(Paris, Librairie Plon, 1967)

*MYTHOLOGIQUES *** L'ORIGINE DES MANIÈRES DE TABLE*
(Paris, Librairie Plon, 1968)

*MYTHOLOGIQUES **** L'HOMME NU*
(Paris, Librairie Plon, 1971)

ANTHROPOLOGIE STRUCTURALE DEUX
(Paris, Librairie Plon, 1973)

LA VOIE DES MASQUES
(Genève, Éditions d'Art Albert Skira, 2 vol., 1975. Édition revue, augmentée, et allongée de trois excursions, Paris, Librairie Plon, 1979)

LE REGARD ÉLOIGNÉ
(Paris, Librairie Plon, 1983)

PAROLES DONNÉES
(Paris, Librairie Plon, 1984)

LA POTIÈRE JALOUSE
(Paris, Librairie Plon, 1985)

HISTOIRE DE LYNX
(Paris, Librairie Plon, 1991)

REGARDER ÉCOUTER LIRE
(Paris, Librairie Plon, 1993)

En collaboration :
GEORGES CHARBONNIER,
ENTRETIENS AVEC CLAUDE LÉVI-STRAUSS
(Paris, Plon-Julliard, 1961)

DISCOURS DE RÉCEPTION D'ALAIN PEYREFITTE À L'ACADÉMIE FRANÇAISE ET RÉPONSE DE CLAUDE LÉVI-STRAUSS
(Paris, Gallimard, 1977)

DISCOURS DE RÉCEPTION DE GEORGES DUMÉZIL À L'ACADÉMIE FRANÇAISE ET RÉPONSE DE CLAUDE LÉVI-STRAUSS
(Paris, Gallimard, 1979)

(AVEC DIDIER ERIBON) *DE PRÈS ET DE LOIN*
(Paris, Éditions Odile Jacob, 1988)

DES SYMBOLES ET LEURS DOUBLES
(Paris, Librairie Plon, 1989)

Autoportrait de Claude Lévi-Strauss au Brésil en 1938.

En publiant ou republiant sur le tard un choix de ses photographies prises entre 1935 et 1939 — avant que, lui disparu, plus personne ne sache les décrire — l'auteur souhaite communiquer à d'autres le charme indicible d'un monde qui lui fut cher, devenu méconnaissable depuis.
Il fait défiler ces images en les accompagnant d'un récit continu de ses aventures, un peu à la façon d'une bande dessinée.
Pour les curieux de la photographie, il rappelle aussi un temps où cet art ne donnait pas encore matière à des dissertations savantes, et où le voyageur se contentait d'enregistrer naïvement ce qu'il avait sous les yeux.

D'un intérêt certain pour l'historien à ces deux titres, ce recueil voudrait être d'abord un témoignage sur le Brésil et ses habitants il y a plus d'un demi-siècle, auxquels l'auteur adresse, ainsi qu'à sa jeunesse lointaine, un salut amical et nostalgique.

170326/00

9 782259 180887

ISBN 2-259-18088-4

PRIX TTC : 290 FF